

La fuite

Anna entendit les portes se fermer et se pencha vers la fenêtre. Elle sentit le train s'élançer. Elle tenta d'imprimer dans sa mémoire l'image de la gare de Iaroslavl qui s'éloignait. Elle n'avait pas pris le temps de la contempler avant d'y entrer. Elle remarquait seulement maintenant que tout en haut du toit se dressaient fièrement la faucille et le marteau, décorés des lettres cyrilliques CCCP. Cette image semblait rouvrir en elle une blessure pas tout à fait cicatrisée. Elle tritura de ses doigts moites le visa qu'elle avait reçu il y a à peine deux jours. Elle continuait de fixer l'emblème communiste jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement de son champ de vision.

Le mouvement du train la berçait et elle se réinstalla plus confortablement sur sa couchette, tentant de calmer sa respiration saccadée. Anna resta là, à regarder le paysage moscovite défiler, sans même oser se lever pour aller ouvrir sa valise. Elle savait qu'à sa droite s'activaient ses voisins ; un homme et son fils qu'elle avait croisés sur le quai de la gare de Kaunas, lorsqu'elle était encore en Lituanie. Elle les avait facilement reconnus : l'homme portait cette même grande valise en cuir, et le fils avait ce nez anguleux dont le bout poussait plus loin que les bords de son chapeau. Ils avaient tous deux un visage si fermé et hostile que l'idée seule de les saluer lui paraissait impossible. La jeune femme ne savait rien d'eux et ne voulait rien savoir. Qu'ils soient Polonais ou Lituanais lui importait peu, ou du moins, pas maintenant.

Anna n'avait aucune idée de ce qu'elle était censée faire. Sugihara n'avait pas donné de consignes. En fait, Sugihara n'avait rien dit du tout. Il lui avait tendu le visa de transit et deux billets de train — qu'elle avait payés sans en connaître la destination —, avait souri et avait dit : « Voici votre visa pour l'Est. Partez au plus vite, fuyez vers le Japon ». Et c'était tout.

Durant le premier trajet — de Kaunas à Moscou — elle avait lu attentivement chaque mot imprimé sur les billets, usant de sa mince connaissance de la langue russe pour les déchiffrer. Le premier billet était celui du train qu'elle avait pris pour sortir de Lituanie. L'autre était un billet pour le Transsibérien. C'était un billet de deuxième classe, qu'elle avait dû payer cinq fois le prix afin que les fonctionnaires soviétiques gardent le silence sur l'illégalité de son visa. Anna avait compris qu'elle devrait descendre à la gare de Vladivostok, le terminus. Mais où exactement était Vladivostok ? À l'Est, probablement. Au Nord ou au Sud ? Si elle était au Sud-Est, cela voulait dire qu'elle serait près de la mer, n'est-ce pas ? Serait-ce de là qu'elle devrait prendre un bateau pour le Japon, comme elle l'avait entendu dire au consulat ? Le Japon...

Elle eut une pensée pour sa famille, en Pologne. Ils avaient voulu rester... comment allaient-ils ? Est-ce qu'ils lui en voulaient d'être partie si vite, d'avoir fui le pays en les laissant derrière elle ? Étaient-ils encore en vie, au moins ? Peut-être avaient-ils été envoyés dans les camps... Quelques-uns doivent bien avoir réussi à fuir. Peut-être même que Peter a pu se marier avec sa fiancée, comme il en rêvait. Anna n'avait aucun moyen de savoir ce qu'il était advenu de sa famille depuis son départ et cela la rongait. Elle ne pouvait pas envoyer de lettre ; ils avaient très probablement tous changé d'adresse. Eux non plus n'avaient aucun moyen de la contacter. Anna

devait se faire à l'idée qu'elle ne reverrait plus jamais la Pologne ni sa famille, à moins d'un miracle peut-être — la fin de l'Allemagne nazie.

La jeune femme entendit la porte du compartiment claquer. Le père et le fils étaient partis. Se sentant tout de suite plus libre de ses mouvements, Anna inspira une grande bouffée d'air, se leva et rangea son visa dans sa sacoche. Elle souleva sa valise et la posa sur sa couchette, puis enleva sa veste. Cet été 1940 était parmi les plus chauds qu'elle avait connus.

Il était sept heures lorsque le train avait quitté Moscou, une vingtaine de minutes s'était écoulée désormais, et le wagon-restaurant devait commencer à se remplir. Elle décida de s'y rendre. En se dirigeant vers l'avant du train, elle croisa des passagers — pour la plupart des familles nombreuses — qui sortaient dîner également. Elle remarqua leurs visages fatigués et leurs épaules voutées, et se demanda si eux aussi étaient des juifs en fuite. Si eux aussi ressentaient cette tension montante, cette précipitation qui les poussait à partir le plus loin possible et au plus vite.

Une fois installée à sa table, elle commanda ce qu'il y avait de moins cher dans tout le menu : une soupe et une salade de chou. Anna dîna seule, perdue dans ses pensées. Écrasant des pointes de sa fourchette des miettes de pain, elle tentait de se convaincre que ce n'était pas sa faute, qu'elle n'était coupable de rien. Après tout, elle n'avait pas le choix, n'est-ce-pas ? En tant de guerre, il fallait savoir prendre les bonnes décisions aux bons moments. Elle s'en était sortie, elle espérait maintenant que sa famille, ses amis et ses collègues aussi.

Ses pensées furent interrompues par une voix forte qui criait son prénom.

« Anna ? Anna, c'est bien toi ! »

La jeune femme leva brusquement la tête, et se trouva nez à nez avec le visage souriant de son cousin Peter, qu'elle croyait perdu en Pologne.

« Peter ? Mais que fais-tu là ? »

– Quel hasard ! C'est incroyable de te voir ici ! »

Son cousin s'assit en face d'elle, un sourire ébahi sur les lèvres. Elle eut du mal à croire qu'elle ne rêvait pas.

« Tu as quitté la Pologne ? »

– J'ai fui. Edith a été arrêtée douze heures après ton départ. Je me suis caché et j'ai réussi à partir une semaine plus tard, grâce à l'un de ses amis qui fabriquait des faux papiers. Il a eu pitié de moi.

– Mais enfin, tes amis, tes collègues ? Tu avais dit que tu ne quitterais le pays pour rien au monde, qu'importe l'occupation allemande.

– Presque tous ont été arrêtés, Anna. Les autres ont fui, sans prévenir personne. C'était le chaos. Je ne pouvais pas rester. »

Anna ne parvenait pas à croire à cette chance : avoir fui tous deux juste à temps pour éviter l'arrestation et se retrouver ici, dans le wagon-restaurant d'un train roulant à travers les rases campagnes de la Russie.

« Comment t'es-tu retrouvé là, Peter ? »

– J'ai fait comme toi, je suis parti en Lituanie. J'ai essayé de te retrouver là-bas mais je n'y suis pas arrivé. Puis quand les Russes nous ont proposé la nationalité, juste après avoir annexé la Lituanie, j'ai compris qu'il fallait que je parte. J'ai fait tous les consulats de Kaunas. Il y avait d'immenses queues à chaque fois ; tous les juifs fuyaient en même

temps. Seul le consul du Japon a accepté de me faire un visa. J'y ai laissé toutes mes économies. Tu vois, je ne sais même pas où ce train nous mène. Et toi ?
– J'ai suivi le même chemin que toi. C'est grâce à Sugihara que j'ai pu quitter la Lituanie. »

Anna et Peter continuèrent de parler de leurs amis en Pologne et de ce qui les attendrait une fois arrivés à Vladivostok. Il fallait qu'ils se rendent au Japon, puis qu'ils trouvent un moyen de le quitter dans les dix jours qui allaient suivre ; le visa du consul Sugihara était un visa de transit. Ils décidèrent de se revoir le lendemain, au wagon-restaurant, à l'heure du petit-déjeuner. Puis ils prirent l'habitude de s'y retrouver chaque soir pour le dîner. La compagnie de Peter aidait Anna à se sentir moins coupable, maintenant qu'elle savait qu'elle n'était pas la seule de sa famille à avoir fui le pays.

Cinq jours après son départ de Moscou, le train desservit la gare de Birobidjan et on annonça un arrêt de cinq minutes. Anna et Peter dînaient lorsque le train s'arrêta. Ils décidèrent de sortir prendre l'air. En descendant sur le quai, ils furent surpris de lire le nom de la gare en yiddish. Ici, au milieu de nulle part, dans un endroit qui leur était inconnu, vivait une communauté juive. Ils entendirent même des personnes parler le yiddish, et les accents de la langue de leur enfance les plongèrent dans un tourbillon de souvenirs. L'envie de rester à Birobidjan les prit tous les deux. Pourtant, ce serait inutile et même dangereux. Ils n'avaient aucun papier qui leur permettrait de rester en Russie.

Tournant la tête vers son cousin, Anna aperçut ses yeux brillants et ses lèvres tremblantes. Elle prit sa main, comme lorsqu'ils étaient encore enfants. Ils remontèrent dans le wagon en silence. En regardant la gare de Birobidjan s'éloigner, Anna fut envahie d'un regret immense et déchirant. Voilà qu'elle devait laisser les siens derrière elle, à nouveau. Elle pensa à la Pologne qu'elle avait fuie à contrecœur, à cette gare, à cet arrêt de cinq minutes à peine qui semblait vouloir la retenir. Mais avait-elle seulement le choix ? Elle se devait de poursuivre son voyage à bord du Transsibérien, qui seul pouvait la conduire vers une nouvelle vie, et vers la liberté.